

L'EPS EN DIFFICULTÉ AVEC LES FILLES, MAIS L'ÉCOLE EN DIFFICULTÉ AVEC LES GARÇONS...

Hors le caractère plus « visible » des différences, l'EPS est-elle la seule discipline d'enseignement pour laquelle la réussite aurait à voir avec la différence des sexes ? Je l'ai longtemps pensé. Sans doute est-ce aussi le cas du *Café pédagogique* qui, dans son dossier n° 107, ironise sur l'écart de notes entre filles et garçons en EPS, sans s'interroger sur ces écarts dans les autres disciplines d'enseignement. Est-il permis de suggérer que soient comparées les notes des filles et des garçons en français ou en philosophie ? Si la proportion de filles bachelières dans une génération (69 % en 2008) dépasse de 11 points celle des bacheliers (58 %), un calcul difficile, compte tenu des non-dits institutionnels, conduit à estimer que cette proportion descend en dessous de 45 % pour les garçons de Seine-Saint-Denis (7). Cet échec scolaire des garçons des quartiers populaires est à la croisée de la turbulence et de la butée sur les activités langagières. Ne peut-on comparer les difficultés de beaucoup de garçons dans ces activités et celles des filles dans les activités physiques ? Ce croisement des conduites appelle à une réflexion plus longue sur le

caractère plus ou moins sexué du rapport aux disciplines d'enseignement et suggère que les choix de référence, les entrées, les formes et les contenus proposés dès l'entrée scolaire dans le langage ne sont peut-être pas aussi neutres qu'on le pense (8). La façon de faire entrer tous les élèves (donc ici les garçons) dans la connaissance des œuvres théâtrales mériterait une attention à ce « conseil » de Molière : « On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celles-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre. » (préface de *L'Amour médecin*) Les programmes pourraient s'inspirer de cette explication de Jean Vilar lorsqu'il met en scène *Le Cid*, en 1949 : « Pourquoi le Cid ? Eh bien ! mais n'est-ce pas l'œuvre la plus jeune de notre littérature dramatique ? Voilà une œuvre joyeuse et grave, l'œuvre d'un poète de 30 ans, l'œuvre de la jeunesse. Elle le reste pour l'éternité. » (9)

La mixité, avec le relatif échec des filles, interroge les contenus d'enseignement de l'EPS comme l'échec scolaire en ZEP (et ailleurs) tarabuste le collège unique. Comment éviter que la prise en considération d'élèves qui ne sont pas d'emblée en phase avec les contenus

proposés n'autorise un relativisme dans lequel tout se vaut et ne conduise finalement à renoncer à toute ambition d'une culture partagée ? La recherche d'un minimal « vivre ensemble » n'a-t-elle pas souvent pour corollaire de laisser plus ou moins « chacun-e à sa culture » au nom d'un tout aussi ambigu « respect » des différences ? Comment cependant concevoir une démocratisation réelle si la réussite de tous se heurte à une conception sacralisée de la culture dans laquelle la volonté de « transmettre » (légitime en termes d'objectif final) empêche d'inventer des voies nouvelles « d'appropriation » ? Apprendre du non-familier, et l'apprendre ensemble, est une ambition dont il faut reconnaître le caractère durablement contradictoire. Une formation attentive à la fois à l'ambition culturelle des objectifs scolaires et à ce que tous les élèves les atteignent réellement devrait mieux « outiller » les enseignants quant à savoir « comment faire ». Peut-on rêver qu'une attention plus grande portée aux pratiques d'enseignement, particulièrement en zone de turbulence, aide à mieux démêler les termes de la contradiction ?



Davisse Annick (2010). Filles et garçons en EPS : différents et ensemble ? In Duru-Bellat Marie et Marin Brigitte (dir). La mixité scolaire, une thématique (encore) d'actualité ? *Revue Française de Pédagogie*, 171, 87-91.